



trois mois.—Achat
l'Agneaux.

bec annonça, il y a
ération du ministère
ne qualité sur les
lie avec satisfaction
néfices considérables
z nous.

Perron, ministre de
is échelonné sur une
on par année.
res et les agronomes
bre dernier, un total
s croisements. Seize
ères de l'Agriculture
is de sujets sont les

agnelles
agnelles
agnelles
agnelles

propagandistes ont
rouver. Ces agnelles
l, puis dans les Can-
lombre de demandes
lles le seront au mo-

fforcés de placer ces
ropices par la nature
t son adhésion à un
a béliers de race pure
ements établis, pour
ropshire, Hampshire

es frais de transport
griculture de Québec,
e ministère de l'Agric-
de moutons jusqu'à
le par les acheteurs
alance en deux verse-
plus le ministère de
i achète pour la pre-
.00 partagée en deux

t sous la surveillance
e, du Service de l'In-
e la division fédérale
mes, a créé un débours
ns de cette province.
rit créé par la récente
à Montréal au mois
Québec. A cet effet
silleures agnelles qui
eurent pas vendues
pour fins d'un meil-

s de chaux par jour
ellent, complètement

utilisé comme amen-
té utilisation, il fau-
re en sacs.

se de capital et on
érations de façon à
rieure à la pierre à

environ de pierre à
gan Chemical est de
es avantages que les
hiaux.

ère de l'Agriculture
s années. Elles sont
à souhaiter que l'on

vous enlèvent les plu-
is il reste toujours le
quet.

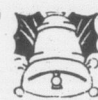
achine électrique qui
meilleur des experts.
e le balai électrique.
plumes qu'une forte
volaille est nettoyée

ssi bien qu'on le dit,
et les marchands qui
ur le marché.



— Conte de Noël —

Le Noël de l'Athée



— Papa, viens m'embrasser !

Et cela fut dit d'une voix douce, comme le murmure d'un ruisseau, par une belle enfant couchée dans un petit lit moelleux et chaud, que ca-chaient à demi de grandes tentures frangées, d'un bleu tendre, et semées de dessins charmants. Ses longs cheveux blonds, aux boucles soyeuses, s'étendant, tumultueux, sur ses épaules et sur son oreiller, encadrant sa jolie tête comme une auréole, ses yeux couleur d'azur, grands et expressifs, son front élevé et plein de candeur, ses joues qu'une fièvre ardente empourprait, ses lèvres pâles, invitant aux baisers, les flots de riches dentelles couvrant un cou et des épaules d'une étonnante perfection de lignes, tout, chez cette enfant, semblait plutôt appartenir à l'un de ces anges lumineux qui voltigent sans cesse dans les sphères célestes où réside le Très-Haut.

Assise près de la malade, une femme, sa bonne mère, veillait et priait : parfois, elle regardait avec amour cette Thérèse chérie, que minait un mal inconnu, étrange. Plus loin, dans cette même chambre éclairée par le feu vif et brillant de la cheminée, un homme, grand, d'une figure intelligente, au regard doux et triste, semblait songer et demeurer morne, taciturne, comme accablé sous le poids d'une profonde douleur.

C'était le père de l'enfant malade, un médecin d'un grand renom, mais aussi une victime de l'esprit du mal, un athée !

La maladie de sa fille adorée l'inquiétait ; il ne pouvait en comprendre la nature et la cause, et l'idée que, malgré sa science, il pouvait perdre ce trésor, pour la conservation duquel il était prêt à faire les plus grands sacrifices, l'exaspérait et le rendait mécontent contre lui-même.

Il se souvenait de ce rire frais et argentin, de ces baisers, de ces caresses, de cette expansion extraordinaire de gaieté qui l'accueillait chaque fois à son retour d'une course chez des malades ; comme il se sentait heureux et fier de presser dans ses bras cette mignonne enfant, et d'en embrasser avec effusion les traits adorés. Hélas ! aujourd'hui, jour de joie et de bonheur, à la veille de ce Noël qui, jusqu'ici, avait été pour sa fille une fête — la plus belle de toutes les autres fêtes — il la voyait malade, amaigrie, fiévreuse et souffrante, et près d'elle, il regardait avec compassion cette brave femme, cette mère dont il avait su apprécier le courage et la tendresse, priant et pleurant silencieusement.

La mère et l'enfant voulaient toutes deux ramener à Dieu cette brebis égarée, ce bon père, ce mari dévoué, et quand Thérèse appela celui-ci de nouveau, la mère comprit ce que voulait l'enfant.

— Papa, viens donc m'embrasser.

Le médecin, se levant en sursaut comme s'il sortait d'une rêverie profonde, courut près de sa fille et, entourant son abondante chevelure blonde de son bras, l'embrassa longuement sur le front en lui disant :

— Chère enfant, il est tard et tu as besoin de sommeil. Dors et fais de beaux rêves.

Et, comme l'enfant restait songeuse, triste, il reprit de sa voix la plus tendre :

— Mais, Thérèse, qu'as-tu donc ? Es-tu plus souffrante ?

— Non, bon papa, mais c'est demain Noël, et je pense que je ne pourrai pas, cette année, aller voir le petit Jésus dans sa crèche, à l'église du village ! Comme j'aimerais à aller prier près de lui pour mes bons parents !

— Repose-toi bien, mon amour, et, dans quelques jours, tu iras à l'église avec ta mère.

— Papa !

Et la mignonne, les yeux baignés de larmes, entoura le cou de son père de ses petits bras charmants, déposant sur ses lèvres un baiser long et sonore.

— Papa, reprit-elle, veux-tu m'accorder une faveur, une seule ?

— Mais, répondit le médecin, surpris de cette question et fasciné par l'expression suppliante des doux regards de son enfant, tu sais que je ne puis rien te refuser. N'es-tu pas ma fille adorée, un trésor précieux que ta bonne mère et moi nous préférons à tous ceux de la terre ! N'es-tu pas notre joie, notre bonheur, notre unique amour ?

— Veux-tu aller, cette nuit, à la messe de minuit, prier le petit Jésus qu'il me guérisse et me conserve à mes bons parents ?

Et la blonde enfant mit dans cette demande une telle chaleur, une telle tendresse, que le père, surpris, ne sachant que dire, resta bouche bée, regardant tour à tour la mère et la fille, et semblant leur demander une explication, une réponse. L'attitude recueillie et pleine de tristesse de sa femme égrenant lentement son chapelet, l'air suppliant et affectueux de sa petite fille interrogeant son père de ses grands yeux bleus brillant d'un éclat inaccoutumé qu'augmentait sa fièvre ardente, le silence religieux qui remplissait la chambrette, tout cela l'impressionnait et redoublait son embarras.

— Mais, chère enfant, se décida-t-il enfin à répondre, ta mère est malade, fatiguée, et toi, tu souffres, et tu pleures, mon devoir n'est-il pas de rester près de toi, de t'embrasser, de m'enivrer de tes caresses et de tes baisers ?

— Je t'en prie, papa, je sais que tu n'aimes pas beaucoup le petit Jésus, mais veux-tu y aller pour moi qui t'aime, pour maman qui pleure de me voir ainsi souffrir, je t'en supplie, veux-tu y aller ?

— Non, non, c'est impossible, répondit le père, irrité à la fin de rencontrer une si grande obstination dans une demande qui l'exaspérait. Quoi ! lui qui ne croyait pas à Dieu, il irait se prosterner aux pieds d'un enfant,

devant tout le monde qui rirait de lui ! Non, il ne pouvait pas se rendre ridicule à ce point !

Un silence morne suivit ce brusque refus ; des pleurs ardents sillonnèrent aussitôt les joues enflammées de la pauvre enfant, et de longs et douloureux soupirs soulevèrent sa poitrine. La mère, émue de cette douleur profonde, se leva, court à son mari, et prenant affectueusement une de ses mains, elle lui dit, d'une voix toute tremblante et pleine de supplication :

— Ben mari, aie pitié, de grâce, de notre enfant ! Ne la refuse pas ! Vois comme elle pleure, comme elle te supplie encore à travers ses larmes et ses sanglots ! Accepte, je t'en supplie, accepte !

Le pauvre médecin, ému et bouleversé par ces pleurs déchirants et par ces supplications touchantes, pencha tristement la tête et répondit d'une voix accablée :

— Eh bien ! j'irai.

Aussitôt éclata une expression naïve de joie et de tendresse : la mère embrassa avec effusion son mari, et la douce enfant couvrit de larmes le visage de son père.

Celui-ci, ému jusqu'aux larmes de se sentir ainsi aimé, réunit la mère et la fille dans une même étreinte chaleureuse, et déposa sur leur front un long embrassement.

Quelques instants plus tard, le médecin prit le chemin de l'église.

Le vent du Nord soufflait lugubrement entre les branches festonnées de givre où pendaient naguère des feuilles tremblantes, et la neige, qui tombait à gros flocons serrés, semblait glisser horizontalement sur la campagne en deuil ou se laissait emporter rapide dans un grand tourbillon.

Un épais manteau blanc couvrant les champs à perte de vue, les sapins noirs se dressant fièrement dans leur éternelle jeunesse, les chaumières mornes et désolées aux toits frangés de longs cristaux, les arbres dénudés, semblables à des squelettes agitant des bras démesurés, le son argentin et harmonieux de l'église paroissiale perçant le silence de la nuit et invitant les fidèles à venir adorer l'enfant-Jésus, tout cela formait un ensemble qui saisissait l'âme et la remplissait d'un sentiment indéfinissable de tristesse.

Les habitants, par groupes, se rendaient à l'appel empressé de la cloche ; de nombreux traîneaux, aux grelots sonores, glissaient rapides sur les chemins moelleux et venaient s'arrêter tous devant le portail de l'église.

Le médecin hésita à entrer dans le temple. Une voix maudite lui disait de retourner, de ne pas s'abaisser à prier un Dieu qui n'existait pas, que sinon le ridicule l'atteindrait. Mais une autre voix, douce et mélodieuse, lui rappelait son enfant malade, en proie à une fièvre ardente, son amour et sa promesse solennelle, la douleur des siens et sa dignité, et cette voix resta victorieuse.

En entrant dans cette église séculaire où il avait été baptisé et avait consacré les doux liens de son mariage, son cœur se serra, et alors toute son enfance, dans un vol rapide, passa devant ses yeux. Il lui semblait que ces chants suaves des jeunes filles et ces sons joyeux de l'orgue, il les avait entendus et aimés.

Il se souvenait, qu'enfant, il allait se prosterner au pied de la crèche et demandait à l'Enfant Jésus de lui conserver sa bonne mère et d'être toujours sage.

Dans cette douce souvenance du passé, il prit machinalement place dans un banc, et comme ses voisins, se recueillit et se surprit même à faire le signe de la croix. Jetant autour de lui des regards inquisiteurs, il ne remarqua, cependant, aucune surprise, aucun sourire moqueur ; tous priaient avec ferveur ou semblaient écouter comme dans une extase les chants pleins d'harmonie qui remplissaient l'église, et les phrases sublimes d'un Noël ancien résonnant mélodieusement sous les doigts exercés de l'organiste du village.

Au maître-autel, où officiait le curé, vénérable vieillard, courbé sous le poids de ses quatre-vingts ans, à la chevelure toute blanche, et revêtu d'ornements tout ruisselants d'or, mille feux étincelaient et semblaient former un brasier ardent. De longues banderoles aux couleurs éclatantes partaient de la voûte et descendaient en plis gracieux pour s'attacher aux colonnes dorées ; un parfum subtil, l'odeur suave de l'encens, s'élevait du choeur et pénétrait dans toutes les parties, dans tous les coins du temple.

L'athée priait ! Ce Dieu qu'il avait nié lui parlait de sa bonté, de sa miséricorde, de son amour ! Ces chants si pieux, cette foule prosternée, cette pompe grandiose, ce je ne sais quoi de divin qui remplissait le temple comme un pénétrant arôme, tout l'impressionnait et l'amenait, contrit et humilié, aux pieds du Très-Haut.

La messe s'acheva, et les fidèles peu à peu partirent.

Près de la crèche, entourée de lumières brillant dans des lampions rouges ou bleus, quelques personnes s'attardèrent à prier l'Enfant-Jésus, souriant, sur son petit lit couvert de paille. L'heureux père se mêla à ces braves gens et supplia le Dieu fait homme, de lui conserver cette douce Thérèse, le rayon de sa vie, le gage charmant de ses amours.

Longtemps, la prière s'éleva de son âme régénérée, et le dernier de tous il laissa l'église.

Au dehors, la neige avait cessé de tomber, et les nuages noirs s'étaient dispersés. Des milliers d'étoiles jetaient leurs lueurs dansantes, et la lune,

(Suite à la page 1211)